

Eau mon amour

Je ne me sens pas à la hauteur des fines bouches pour faire l'éloge de l'eau-de-vie.

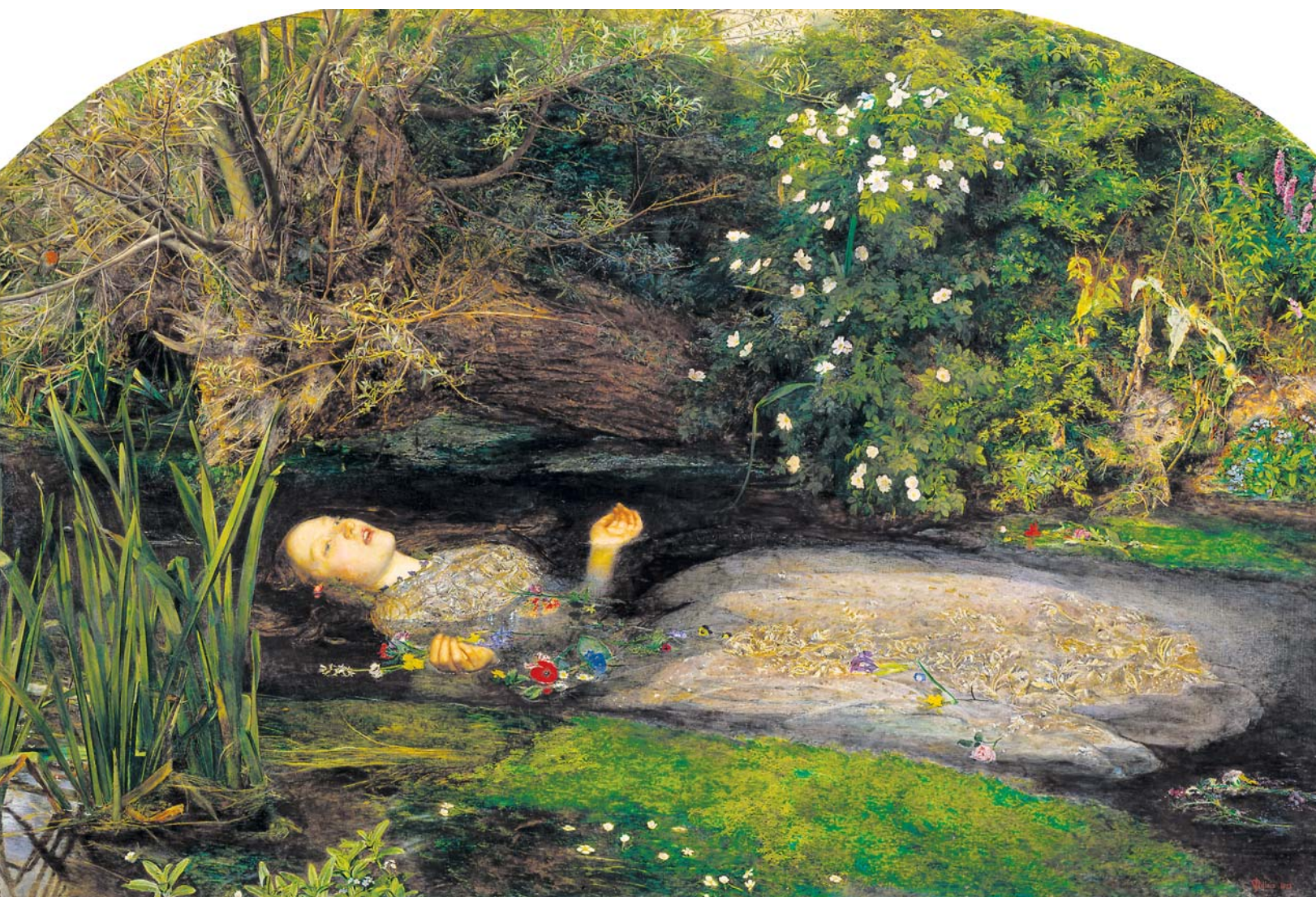
Ô mon amour

Je n'ai pas l'altitude spirituelle requise pour vanter les effets olfactifs d'un parfum porteur d'un tel nom.

Oh! Mon amour

Je puis cependant, derrière la toile, rendre hommage à un cher ami metteur en scène, alpiniste à seize ans qui ouvrit une voie avec deux de ses compagnons sur les hauteurs de Nice. Ce fut un camarade de route en zigzags qui passa sa vie

sur cette petite élévation nommée (comme en géographie) le plateau. Il montait des opéras, une entreprise épuisante conduite avec l'ardeur de l'intelligence désireuse de comprendre et de faire jaillir l'émotion de cette compréhension.



John Everett Millais
Ophelia, c. 1851
Tate Britain, Londres

De l'Amour au Mékong

«Eaux, mes amours» est un thème général usant de la polysémie (les eaux, les os, les aux) et, de ce fait, si particulier lorsqu'il est murmuré.

SERGE ARNAULD

Pour Tamara

A l'époque où je partis à Osaka pour découvrir l'Exposition universelle, j'empruntai le Transsibérien de Moscou à Nakhodka, puis le bateau qui quittait ce port pour Hong Kong. Lorsque le train s'arrêta à Khabarovsk, je vis le fleuve Amour, tel qu'il se nomme en russe à cet endroit. «Eau mon amour». Nager dans l'amour. En ce temps-là, dans le langage codé conjugal, faire des brasses signifiait «faire cattleya».

J'ai rêvé de ce fleuve en quittant Genève avec ma compagne, j'ai ressenti une appartenance lorsque j'ai contemplé, sans m'en approcher, cette immensité aquatique fuyante qui rejoignait alors l'émerveillement premier du mot amour. Aujourd'hui, en cette fin du mois de février 2016, je rédige ces quelques lignes à Phnom Penh, au bord du Mékong. Je me souviens de notre traversée en barque de Houayxay au Laos à Chiang Khong, tout au nord de la Thaïlande. C'était en 1969. La chute de Saïgon allait intervenir à la fin avril 1975.

Ce fleuve a toujours eu un attrait incomparable dans l'imaginaire des voyageurs. Pour les militants qui appartenaient à la jeunesse occidentale appelant à l'arrêt de la guerre du Viet Nam, il fut un symbole. Et, pour les combattants, le Mékong devint une eau de perdition, pire, une eau de fin de vie: «Oh! ma mort, ce serait là que j'irais flotter» ont su ceux qui voyaient l'horreur humaine errer sur le fleuve. Les cadavres finissent par couler; la Révolution suit le mouvement un jour ou l'autre.

Ai-je dit une seule fois «Ô mon amour» ou tout simplement «Allo! mon amour»? Je ne m'en souviens pas. Je ressens l'émotion provoquée par ces mots lorsque les femmes d'ailleurs et d'ici se lavent les cheveux, lorsqu'elles nouent une large serviette sur la tête pour sécher leur longue chevelure.



Ou, ramené aux pratiques de ces pays lointains, j'ai pu vivre intérieurement cette exclamation (comme appréciation spontanée du bonheur) en regardant les dames aux tissus colorés frotter la lessive collective dans des flaques presque claires ou le long de petits canaux entre les rizières. Elles riaient.

Puisque le chœur des demoiselles est entré en scène à l'instant, qu'y a-t-il de plus charmant qu'une main féminine s'approchant de la fontaine? Je puis répondre par la joie tranquille ressentie dans mon enfance lorsque dans la chaleur de l'été je frottais mon visage avec l'eau toujours si froide des bornes fontaines genevoises, marquées par l'écusson rassembleur.

Je continue d'ailleurs à me pencher pour boire au goulot l'eau publique potable et ce dernier adjectif est un bon exemple d'euphémisme car cette eau est la meilleure qui soit.

«Eau mon amour», le sujet est trop vaste pour un traitement exhaustif. Et l'artifice applicable au sujet général modifié par jeu en «Amour aux monts» me laisse évoquer une dernière image. J'ai toujours aimé voir les anciennes baignoires converties en abreuvoirs dans les pâturages helvétiques.

«Eau mon amour», je revois mon vieil abri en émail, la salle de bains de mon logis aux Eaux-Vives et sa baignoire sur pieds où je gogonais, m'abandonnant à une somnolence qui éloignait toute réflexion.

Hélas! Tel un poisson qui a mordu à l'hameçon et qui passe d'un élément à l'autre en une fulgurance inconnue, voici que, sortant de ma torpeur reconduite mentalement, je perçois sans l'appréhender dans tous les détails de la nature environnante, le tableau montrant *Ophélie*, de John Everett Millais (1829-1896), œuvre de contrastes inouïs qui frappa mon esprit au temps de mon adolescence lorsque je visitai la Tate Gallery. À la vue de cette nappe d'eau enclose par un parterre si printanier, je songe à Jean-Louis Martinoty, enlevé comme à l'Opéra le 27 janvier 2016 (date de la naissance de Mozart), cinq jours après que nous eûmes joyeusement fêté son anniversaire. Oh! mon ami qui appréciait tant les voyages et courait les océans vus du ciel, auprès de mon ami mort, je me tais.

Jacques Laurent Agasse
La fontaine personnifiée, 1837
Musée d'art et d'histoire, Genève
Photo Fausto Pluchinotta